



Les Lévriers par Xavier Przewdziecki

Crépin-Leblond 1975

Chapitre IV - Historique des lévriers

Après les données de la préhistoire résumées au chapitre I, c'est l'histoire de tous les lévriers d'Occident que nous abordons maintenant.

A l'exclusion des podencos et charnigues issus du tesem, prototype africain, tous les lévriers reconnus par la Fédération cynologique internationale descendent du sloughi. Avant donc d'établir pour les lévriers leur rubrique particulière, c'est leur passé commun que nous allons évoquer, en traçant à grands traits l'histoire de leur ancêtre.

Dans ce chapitre, le terme de sloughi doit être compris dans un sens large : il symbolise le prototype asiatique au cours de son odyssée vers l'Atlantique. Sa venue en Occident s'est effectuée par deux voies principales : une voie directe Asie-Europe et une voie plus longue Asie-Afrique-Europe. Sur la voie directe, sloughi et tazi-saluki se partagent la scène. Sur le périple Asie-Afrique-Europe, le sloughi à poil ras chemine seul.

Le silence de la steppe

Comme nous l'avons vu dans l'exposé relatif à la préhistoire du lévrier, c'est l'exploration archéologique des antiques cités mésopotamiennes qui, très parcimonieusement d'ailleurs, nous a révélé les plus anciens vestiges du sloughi. Ces vestiges peuvent être considérés comme l'effet d'un heureux hasard, car la présence du lévrier dans des villes est toujours aléatoire, sa place normale étant chez les populations rurales et surtout pastorales. Et, de fait, les chances de réunir une collection, même sommaire, de tels vestiges, ne se sont jamais présentées.

Si l'Egyptien s'est montré moins exclusif que le Mésopotamien dans la représentation des races canines - il a figuré une dizaine de races parmi lesquelles le lévrier qu'il affectionnait -, le Mésopotamien s'est cantonné au molosse.

A ce jour donc, les évolutions du sloughi en Orient, depuis ses traces dans la préhistoire jusqu'à son apparition au II^e millénaire dans les régions méditerranéennes d'Egypte ou de Phénicie, nous restent inconnues. La recherche archéologique s'est en effet limitée aux civilisations urbaines, dont nous savons beaucoup, mais n'a pas

exploré l'arrière-pays où résidait le sloughi et la steppe est encore muette.

Développant de la Chine à l'Europe centrale un domaine de prédilection pour les tribus mongoles, aryennes et combien d'autres, toujours en mal de bouger, naguère pour chasser, plus tard pour paître leurs troupeaux, la steppe, qui enveloppait et souvent menaçait les îlots de civilisation de l'Antiquité, créait cependant un lien entre tous ces peuples. Au gré des courants et des remous qui l'agitaient, elle véhiculait jusqu'en des points les plus inattendus les productions des diverses civilisations, diffusait idées et croyances. Quant à elle, la steppe avait sa religion et ses cultes, ses centres de regroupement et de défense, son artisanat et son art.

Malheureusement, du fait de son immensité, de la mobilité de ses peuples, de leurs installations toujours sommaires, la steppe reste difficile à explorer et sa civilisation ne nous est que très partiellement connue. Il n'y a cependant pas lieu de désespérer. Nous en avons exposé les raisons au chapitre 1 ("Vestiges d'Asie"): l'exploration ne fait que débiter. D'ici peu, le passé du sloughi resurgira sans doute aussi clairement que celui du tesem.

Le sloughi en Egypte au IIe millénaire

En Egypte, au début du Moyen Empire, le sloughi était encore ignoré dans les textes et dans l'art. S'il existait, il devait être rarissime, puisqu'il n'a pas atteint les cartons des animaliers. Son apparition tardive semble bien être contemporaine d'une autre apparition célèbre : le cheval, elle-même liée à un événement retentissant : l'invasion des Hyksos.

On est encore mal renseigné sur ces envahisseurs. Des indo-aryens, issus de la steppe, plus ou moins apparentés aux Scythes, durent constituer le noyau initial. Au cours de leurs pérégrinations à travers la haute Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, pérégrinations jalonnées d'exactions et de pillages, ces Hyksos s'étaient amalgamés des éléments ethniques très divers. Quand ils s'installeront en basse Egypte, vers 1860 avant J.-C., l'élément sémite dominera.

Avec les Hyksos, le cheval fit donc son apparition en Egypte. En attelant le cheval au char de combat, en disposant d'un armement perfectionné - arc composite, épée de bronze - les Hyksos affirmèrent leur supériorité. Pendant près de trois siècles, les pharaons retirés en haute Egypte durent subir l'occupation du delta et les fréquents empiètements de ces nomades. L'introduction en Egypte par les Hyksos d'animaux tels que le cheval, le bœuf à bosse, venus de la steppe, permet de supposer que le sloughi, lui aussi enfant de la steppe, pouvait également accompagner les Hyksos, d'autant que c'est précisément à cette époque qu'il apparaît dans les productions artistiques.

L'irruption des Hyksos dans le croissant fertile, puis en Egypte, constitue un événement de l'Antiquité dont on ne mesure pas encore exactement les conséquences politiques, sociales, religieuses ou culturelles. L'aristocratie Hyksos, séduite par la civilisation égyptienne, afficha un style de vie et un comportement inspirés du monde qu'elle subjuguait sans adopter, bien entendu, son mode de penser et poursuivre ses

objectifs. (L'épisode biblique de Joseph vendu par ses frères, expliquant des songes et pouvant devenir ministre du pharaon, ne peut se situer qu'au temps des Hyksos.) Evidemment, cette occupation de la basse Egypte facilita l'introduction dans les pays du Nil, de bien des nouveautés qui seraient sans doute restées inconnues au temps où les pharaons veillaient jalousement sur leurs frontières. Peut-être le sloughi n'a-t-il pas été directement amené par quelque tribu hyksos, c'est cependant à la faveur de l'occupation hyksos, qu'il dut de pénétrer en Egypte.

Après trois siècles de vassalité, ayant enfin réussi à se débarrasser des Hyksos, la monarchie égyptienne inaugurant le Nouvel Empire, éprouvait le besoin de redorer son blason.

Des armées furent envoyées sur l'Euphrate et le Nil Bleu et on pensa aussi aux anciens pays de la mer Rouge où, depuis des siècles, on avait perdu l'habitude d'aller. "Le Maître des dieux, Amon de Thèbes, qui aime la reine Hatchepsout plus que tous autres rois ayant régné en ce pays" suggéra donc à la reine d'envoyer une expédition au pays de Pount.

Au temps de l'Ancien Empire, l'Egypte était en relations avec ce pays lointain d'où venaient aromates, ivoire, bois et minerais précieux et dont certains éléments ethniques égyptiens étaient sans doute originaires. Vers la fin du III^e millénaire, pour des raisons inconnues, les relations avec le pays de Pount cessèrent. Le peuple égyptien ne conservait pas moins le souvenir des longs voyages de jadis et le pays de Pount, devenu légendaire, était souvent évoqué dans la littérature ou les contes. L'un de ceux-ci met en cause un officier du pharaon, naufragé dans une île de la mer Rouge, où il devint l'hôte d'un immense serpent barbu et couvert d'or. Plein de gratitude pour le serpent, le naufragé lui promit de parler de lui au pharaon qui lui enverrait des trésors d'Egypte et aussi "de l'encens des temples dont on réjouit tous les dieux". A ces mots le serpent éclata de rire : "Ne sais-tu donc pas, dit-il à l'officier, que je suis le souverain de Pount ?" Enfin, un navire passa et le naufragé, allant prendre congé du serpent-souverain, reçut de lui une cargaison de choses précieuses, myrrhe, encens, ivoire et... des lévriers.

Quel était donc ce pays de Pount où l'on trouvait tant de belles choses et notamment des lévriers ? De nombreuses hypothèses, certaines allant jusqu'à situer le Pount aux bouches du Zambèze ont été formulées. François Daumas identifie le Pount avec la ville d'Oponé, connue des géographes grecs, au sud du cap Gardafui, en Somalie. Il semble que le pays de Pount désignait moins un territoire ou une ville qu'un ensemble de régions avoisinant le golfe d'Aden (Somalie, Yémen, Côte arabique) où les navires effectuant plusieurs escales pouvaient diversifier leur cargaison.

Ainsi donc, en 1491 avant J.-C. vers le Pount - pays de l'encens -, vogua une flotte de cinq navires à voile, chacun portant en outre trente rameurs. Les navigateurs furent accueillis par une génération qui avait perdu le souvenir des visites antérieures des Egyptiens. Le Grand du Pount et autres personnages du Pays-du-Dieu, les bras levés en signe de paix, saluaient les envoyés du Maître des Deux Terres, leur demandant : "Dans quelle intention venez-vous vers ce pays, que les hommes ne connaissent pas ?

Avez-vous cheminé sur les voies du ciel ou en naviguant sur l'eau ? ..." A leur retour en Egypte, les navigateurs en cortège portant des rameaux verts, "les Grands du pays derrière eux", vinrent offrir leurs présents à la reine Hatchepsout. Parmi les merveilles ramenées du pays de Pount étaient des lévriers. Et ceci fut gravé sur les murs du tombeau de la reine, avec d'ailleurs bien d'autres détails.

Nous avons omis de contrôler le terme sous lequel les lévriers sont mentionnés dans la relation de ce voyage. Eut-on employé le hiéroglyphe consacré au tesem que nous verrions cependant en eux des sloughis. Si le sloughi se trouvait au nord de la péninsule arabique dès le Ve millénaire (cf. ch. I), comment, deux mille ans plus tard, n'aurait-il pas atteint le sud de cette côte de l'encens où les navires devaient relâcher... Plus convaincant est surtout le fait que les navigateurs, soucieux de n'embarquer que des choses rares et précieuses, pour émerveiller leurs compatriotes, ne pouvaient s'embarasser de tesems, si communs en Egypte. Par contre, au XVe siècle, si le sloughi n'était plus un inconnu, il était encore assez rare pour être remarqué et constituer un présent digne d'être offert à la reine.

Quant aux lévriers offerts au naufragé par le serpent-souverain du conte populaire, réminiscence des lévriers ramenés du Pount au temps de l'Ancien Empire, pour ces mêmes raisons valables quelques siècles plus tôt, ils devaient être également des sloughis. Pourquoi ces sloughis n'ont-ils pas figuré dans l'art de l'époque ? Nous ne saurions répondre.

Touthmôsis III succéda à sa demi-sœur et épouse Hatchepsout et régna jusqu'en 1447. Guerrier célèbre et bâtisseur, ce pharaon nous intéresse surtout pour s'être attaché la collaboration d'un ministre, dont les amis du sloughi se doivent d'honorer la mémoire, et qui se nommait Rekhmiré. Sur le tombeau de Rekhmiré figure en effet l'une des plus belles représentations de sloughi de l'art égyptien : on voit un chasseur rapportant une gazelle sur ses épaules, tenant un lièvre à la main, accompagné d'un sloughi légèrement essoufflé par sa course, vigoureux et racé. Cette peinture n'est pas parmi les toutes premières figurations du sloughi, puisqu'elle date du milieu du XVe siècle, mais elle correspond à peu près à l'époque où le tesem disparaît et où seul le sloughi sera désormais représenté.

S'il devient désormais inutile d'énumérer les représentations de sloughis postérieures à celle du tombeau de Rekhmiré, nous ne saurions omettre d'ajouter que le sloughi ne figure pas seulement sur les monuments, mais qu'il participe à la décoration d'objets précieux.

Nous en trouvons un exemple dans la patère en or repoussé de Ras Shamra (Ugarit) du musée du Louvre, classée dans l'art cananéen et que nous souhaiterions d'inspiration égyptienne pour que cet exemple soit admissible dans ce paragraphe, Cette patère du XIe siècle représente une chasse au taureau sauvage avec char de guerre. Un sloughi accompagne le char.

L'exemple ci-dessus ne constituant peut-être pas un choix heureux, voici un autre exemple, celui-ci incontestable.

Il y a quelques années, se tint à Paris une exposition, consacrée à Toutankhamon. Parmi les objets exposés, se trouvait un flabellum (ou grand éventail de plumes monté sur une hampe, qu'un serviteur agitait, tant pour donner de l'air que sans doute pour écarter les mouches) dont la monture en or représentait le pharaon en char, chassant l'autruche avec un sloughi.

Désirant sans doute souligner que ce flabellum était équipé de plumes d'autruche, sur la flasque à décorer, l'orfèvre représenta des autruches dépouillées de leurs plumes et satisfait de cette astuce, il bâcla le sloughi. Heureusement, les peintres du palais pallièrent cette négligence. Dans la chapelle funéraire du jeune pharaon, bien que le thème de la chasse ait cédé le pas au thème de la guerre, des sloughis accompagnent cependant Toutankhamon dans une expédition contre les vils Kouchites. Tandis que le pharaon va décocher une flèche, aux côtés des chevaux superbement empanachés, des sloughis terrassent des Nubiens. Il existe des peintures analogues avec représentation de sloughis.

Le Canis Graïus de Linné

Dans l'Antiquité, les Grecs ne résidaient pas seulement en Hellade. Ils étaient largement établis dans le bassin méditerranéen, sur le pourtour de la mer Noire et longtemps après Alexandre le Grand, leur culture et leurs relations commerciales se maintinrent au Moyen-Orient.

La plupart des lévriers venant d'Orient transitaient donc par le réseau grec et il est compréhensible qu'au XVIII^e siècle, époque où l'on était loin d'avoir sur le monde les connaissances d'aujourd'hui, le naturaliste Carl Von Linné ait pu considérer la Grèce comme le berceau des lévriers. Cherchant un terme générique pour désigner des lévriers, Linné leur donne donc l'appellation de *Canis Graïus*, chien grec, d'où nous avons tiré "Graïoïde".

Les lévriers de Grèce étaient donc originaires d'Asie. Faut-il voir une exception dans ces "chiens rapides" de Laconie dont Aristote dira un jour qu'ils tenaient du chien et du renard ? La Laconie était la région méridionale du Péloponnèse. Peut-être s'agissait-il d'une race autochtone. Cependant, à l'époque où ces chiens de Laconie rivalisaient avec les tesems crétois, le temps des Hyksos qui marque l'arrivée du cheval et du sloughi dans le monde égéen était déjà proche et probablement ces chiens de Laconie n'étaient-ils qu'un présent précoce de l'Asie.

Les premières figurations du lévrier asiatique en Hellade sont celles du saluki qui apparaît vers le XIV^e siècle dans l'art mycénien. Qu'il s'agisse de la "chasse au sanglier" ou du "départ de la chasse", les artistes qui peignirent les fresques du palais de Tyrinthe visaient surtout à l'effet décoratif, cependant dans les graïoïdes mouchetés, auxquels ils ont pris soin de franger le fouet, on peut admettre des salukis.

Après l'invasion dorienne, quand les arts reflourirent, sloughis et salukis seront représentés maintes fois, surtout dans la céramique. A cet égard, les vases grecs sont de qualité inégale. Trouvant à partir du VI^e siècle de larges débouchés dans le bassin

méditerranéen, les céramistes intensifièrent en effet leur production, la valeur artistique ne suivant pas le même rythme. Dès lors, les lévriers sont souvent chevalins, ensellés, la tête réduite à une dague... Cependant, il est juste d'ajouter qu'il était des ateliers où se maintenaient les bonnes traditions. Une grande amphore, signée de Nicoxenos (500 avant J.-C., Louvre, salle d'Euphronios) dite "le départ du guerrier" le prouve. Dans cette même salle, un lécythe dit "guerrier avec son cheval" comporte un saluki réalisé avec talent Antérieur à la période d'expansion, un aryballe protocorinthien à figures noires (Louvre A 931) présente des guerriers au combat, tandis que sur un étroit bandeau, des sloughis galopent ; ici pas de poncif, l'artiste avait ses propres cartons. Nous pensons aussi à cette hydrie d'Analatos du VIII^e siècle du musée d'Athènes (17-457) où trois sloughis poursuivent un renard. Enumérer les fulgurations de lévriers dans l'art grec justifierait un volume.

En bref, le saluki et le sloughi ont dû parvenir en Grèce vers le milieu du II^e millénaire. Leur abondante représentation ne saurait cependant présumer de leur nombre et il sembla que leur utilisation dut rester très limitée. Xénophon, qui les connaissait certainement, n'en parle pas dans son traité de la chasse et ce silence sera un jour remarqué par Arrien. Le lévrier devait être surtout un animal de luxe, dont la rareté faisait le prix, ce que corroborerait l'anecdote d'Alcibiade qui, désireux qu'on parlât de lui, acheta à prix d'or un saluki - "la beauté de ce chien était dans sa queue", écrit Plutarque - dont il fit ensuite couper la queue pour ranimer les papotages.

La Grèce n'a été, ni le berceau, ni une région d'élevage du lévrier. Il faudra que Rome étende son empire sur le Proche-Orient et l'Égypte pour que, vers la fin du 1^{er} siècle avant J.-C. quelques sloughis d'Orient arrivent en Italie ou dans les provinces romaines. Cependant, à cette époque, ces sloughis n'étaient plus une nouveauté en Italie. Les vétérans de Jules César en avaient aussi ramené de leur campagne de Gaule et de Bretagne, car à l'insu du monde méditerranéen, depuis plusieurs siècles, le sloughi résidait déjà dans les pays atlantiques.

Le sloughi dans le monde celtique

On peut se demander par quel processus, dès avant notre ère, le sloughi était devenu un parfait occidental. Les événements qui ont amené le sloughi dans ces pays atlantiques se situent au 1^{er} millénaire avant J.-C. A cette époque, sauf dans ses prolongements méditerranéens, l'Europe était encore au stade de la préhistoire. C'est dire que si ces événements sont près de nous, on ne les connaît qu'approximativement

Aux IX-VIII^e siècles avant J.-C. dans les steppes de la Caspienne et de la mer Noire, nomadisaient des peuples cavaliers, les Cimmériens dont on sait très peu de choses. A cette même époque, à l'extrémité de la steppe, d'autres peuples cavaliers, les Hiong Nou (les Huns de nos manuels d'Histoire), évoluaient dans les régions du fleuve Jaune. Déjà encombrants, ils furent refoulés vers l'Ouest par l'empereur chinois Suan. Empiétant donc chez autrui et l'obligeant à pousser à son tour son voisin, les Hiong Nou furent à l'origine d'un mouvement de translation tout au long de la steppe. A l'extrémité occidentale de la steppe étaient les Cimmériens et à l'avant-dernier maillon de la chaîne se trouvaient les Scythes. Le territoire cimmérien fut donc envahi par les

Scythes, qui pourchassèrent et exterminèrent les Cimmériens, puis s'installèrent en leur lieu et place : au début du VI^e siècle cette installation était terminée.

Barbus et coiffés du bonnet pointu, qui protège les oreilles du terrible vent de la steppe, l'arc de corne à double courbure glissé dans le large goryte, bien garni de flèches et suspendu à la hanche, les Scythes, toujours à cheval, surveillaient leurs troupes, chassaient, guerroyaient, jouaient au fuyard pour décocher des flèches mortelles, lançaient des raids chez les riverains de la steppe, nouant aussi de bonnes relations avec les forts et rançonnant ceux qui l'étaient moins.

Les Scythes, d'origine iranienne, qui eux-mêmes se donnaient le nom de Saka, nous sont bien connus. Nous les avons déjà rencontrés dans le delta du Nil au temps des Hyksos, amalgamés à d'autres peuplades. Ils portaient déjà la barbe, mais ne montaient pas encore à cheval. Ici, les colonies grecques du pourtour de la mer Noire commerçaient avec eux et l'artisanat grec avait su s'adapter aux goûts de ses puissants clients. Grands amateurs de pièces d'orfèvrerie, les Scythes n'admettaient d'autres décorations que des sujets animaliers, inspirés de la vie de la steppe, toujours traités en un style où le réalisme s'exprime souvent cruellement, en s'entourant d'effets décoratifs surprenants. Malgré son originalité, l'art scythe reste étroitement apparenté à l'art des steppes.

Nous manquons de textes concernant les méthodes de chasse chez les Scythes. Hérodote, qui a voyagé dans leur pays, parle de procédés de chasse chez les peuples voisins, où le cheval et le chien ont leur rôle, il nous dit aussi que, chez les Scythes, le bois est si rare que, pour cuire le gibier, les chasseurs sont contraints à le désosser et à utiliser les os comme combustible. A plusieurs reprises, Hérodote insiste sur la passion des Scythes pour la chasse, mais ne la décrit pas. Cette lacune qui ne saurait s'expliquer que par une perte partielle de textes, peut heureusement être comblée par diverses données, établissant que les Scythes pratiquaient la chasse à courre avec les lévriers. L'expression de "chasse à courre" ne doit pas s'entendre au sens moderne de grande vénerie, avec sa liturgie. Il convenait en ce temps de prendre à la course cervidés, hémiones, lièvres, poursuites dans lesquelles la participation des lévriers était indispensable.

Si aucun écrit ne précise que les Scythes possédaient des sloughis, leur art cependant nous renseigne. Nous voyons le sloughi, par exemple sur une applique d'or dont les artistes grecs du Ve siècle avant J.-C. avaient orné le bouclier d'un Scythe. Il s'agit là d'un lévrier traité d'une manière très réaliste, qui s'accorde mal avec le cerf pur style scythe qui constitue le motif ornemental principal. On pourrait imaginer ainsi la présence de ce sloughi : un Scythe entre chez un forgeron-artiste et commande un bouclier. Le forgeron-artiste note la commande, s'enquiert de la décoration souhaitée et prenant une collection de modèles qu'il présente ; "voici, Seigneur Scythe, je crois, le meilleur modèle... un magnifique cerf couchant, tellement dans le style traditionnel de votre noble peuple ! Ses andouillers sont précisément ajourés permettant une bonne fixation au bouclier !... - D'accord sur ce modèle, ô Grec ! répond le Scythe, mais ajoutez-y mon sloughi fidèle, plus rapide que le vent de la steppe !

Dans ses cartons, le Grec cherche vainement un lévrier, "tourmenté à la scythe". Il appelle alors son meilleur apprenti et lui dit : "Vols le lévrier du Seigneur Scythe, prends-en vite un croquis et tu l'ajouteras sur l'applique..." Et sans s'embarrasser de conventions ou de styles, l'apprenti ajouta sur la plaque d'or le lévrier tel qu'il l'avait vu, sans même lui sculpter d'oreilles, puisqu'il devait être déjà d'usage de les couper.

Ainsi, cette applique, qui, du point de vue artistique, est une hérésie, constitue un document que tout amateur de sloughi contempera avec dilection. Pour équilibrer son œuvre qu'il sentait imparfaite avec ce pauvre petit sloughi esseulé, blotti sous le cou du cerf, l'apprenti plaqua ici un lion, là un lièvre et même un griffon. Le Seigneur Scythe dut être satisfait puisqu'il conserva son bouclier 2400 ans à Kul Oba, en Crimée.

Après un tel délai, les archéologues envoyèrent ce bouclier au musée de l'Ermitage à Leningrad.

Le sloughi est aussi sur un vase d'argent représentant des cavaliers scythes à la chasse au lion. Le lion blessé saisit de ses griffes la jambe d'un cheval, sous lequel un sloughi très typé va chercher refuge, tandis que le cavalier brandit sa lance pour transpercer le lion. Ce vase, exécuté par des artistes grecs à la fin du Ve siècle avant J.-C. a été trouvé à Solokha, près de Nekopol, sur la rive gauche du Dniepr.

Dans les fouilles du tumulus de Tchertomlyk, près de la chambre funéraire d'une femme, on a découvert une bague en or dont le chaton comporte un sloughi, remarquable dans son attitude, sa morphologie et son extrême sécheresse musculaire. Tchertomlyk se trouve dans le voisinage de Solokha et correspond à la même époque.

Moins artistique sans doute, mais combien touchant est encore cette image, un peu effacée par le temps, d'un sloughi peint sur les planches d'un sarcophage de Kul Oba, dans un galop léger, la tête haute cherchant à retrouver quelqu'un...

Les productions artistiques prouvent donc que les Scythes possédaient des sloughis et la présence de ceux-ci présumant leur utilisation notamment à la chasse à courre, on pourrait s'en tenir là. Ajoutons cependant que la chasse à courre chez les Scythes est implicitement admise par la préhistoire à partir de données basées sur l'examen de la culture des Illyriens.

Le territoire des Illyriens correspondait à l'actuelle Yougoslavie et aux régions hongroises de la rive droite du Danube. Les Illyriens furent les peuples qui, à la première période du fer (800 à 600 avant J.-C.) atteignirent en Europe centrale le plus haut développement culturel. C'est chez eux que la chasse pratiquée comme sport apparut pour la première fois en Europe. Ayant longuement examiné certaines productions artistiques illyriennes, avec l'infinie prudence du préhistorien, Kurt Lindner écrit notamment : "Les influences orientales se font remarquer dans l'art, non seulement par leur joie à la représentation figurée, mais aussi par l'amour de cette plastique animale aux analogies indéniables avec les chefs-d'œuvre sino-sibériens. Les Illyriens livrent des œuvres qui pourraient tout aussi bien provenir des vastes espaces situés entre l'Oural et la côte de l'Extrême-Orient. Tous les éléments des cultures

cavalières peuvent avoir contribué à former l'illyrien. Il n'a pas seulement apporté à l'Europe un art qui était essentiellement étranger et qui s'apparente à des prototypes sino-sibériens mais il a conservé ses modes d'activité. La chasse à courre était une de ces coutumes dont il est le plus vraisemblable de soupçonner l'origine chez les éleveurs de chevaux de la steppe asiatique."

En définitive, à l'époque où les Celtes vont se lancer dans l'aventure orientale, la chasse à courre avec les sloughis était pratiquée tant chez les Scythes que chez leurs émules Illyriens. (On ne saurait omettre que les Thraces connaissaient également le sloughi ; cependant, les Thraces ne semblent pas avoir joué un rôle notable dans la diffusion du sloughi chez les Celtes. Ceux-ci n'entrèrent en rapport avec les Thraces qu'assez tardivement, surtout au IIIe siècle, lorsqu'ils occupèrent leur pays pour s'y installer et y fonder un royaume celte.)

Depuis quelques décennies, les historiens ont largement fait connaître les Celtes et leur civilisation. Il ne paraît donc pas indispensable de les présenter. L'expansion celte vers l'Est s'effectua selon deux axes : l'un Rhin-Dniestr, l'autre Rhône-Balkans, passant au sud du Danube. (Rappelons quelques termes équivalents de "celte": gaël, gaulois, galicien, galate... et d'autres.)

Au Ve siècle avant J.-C., des éléments celtes progressant à travers la Bohême vont s'installer en Galicie, qui porte encore leur nom, d'autres poursuivent vers la Transylvanie, franchissent les Carpathes, atteignent le Dniestr et sont accueillis à bras ouverts par les Scythes. L'histoire connaîtra même un peuple celto scythe. Dans cette zone d'implantation celtique, le sloughi scythe va trouver une première voie d'accès vers l'Occident.

Egalement au Ve siècle, des tribus celtes étaient installées au sud du Danube, en Norique et en Pannonie. Entre ces tribus et les Illyriens, maîtres des Balkans et des accès de l'Adriatique, aucune tendresse. Les Antariates, peuple le plus puissant d'Illyrie, en guerre continuelle avec la Macédoine, ayant réussi en 393 à détrôner le grand-père d'Alexandre le Grand, Philippe, père d'Alexandre, s'entendit avec les Celtes du Danube pour contenir les Antariates. L'or de Macédoine - les "philippes" - pénétra en Gaule. Des contingents celtes rejoignirent le Danube pour aider leurs frères à poursuivre les hostilités contre les Antariates, d'autres allèrent s'enrôler dans les armées d'Alexandre, qui rêvait de conquérir le monde. Ce fut au cours de ces tractations que les Celtes déclarèrent à Alexandre n'avoir peur de rien sinon que le ciel ne leur tombe sur la tête.

Finalement, en 310 avant J.-C., les Celtes rencontrèrent une dernière fois les Antariates dans une grande bataille. Les Antariates furent vaincus. Les Celtes occupèrent alors l'Illyrie, recueillant donc l'héritage culturel des Illyriens, comportant notamment la pratique de la chasse à courre et l'emploi des lévriers.

Les traditions notées par Hugh Dalziel, relatives à l'introduction du sloughi celtique dans les Iles britanniques aux Ve et IIIe siècles avant J.-C., concordent donc avec la chronologie des événements et ceci est d'autant remarquable qu'à l'époque où il

écrivait, Hugh Dalziel n'avait certainement pas une documentation comparable à celle dont on dispose aujourd'hui.

Comme si les contacts avec les Scythes et la possession des Balkans ne procuraient pas aux Celtes suffisamment de sloughis pour satisfaire leurs frères d'Occident, tout en restant dans le cadre du IIIe siècle retenu par la tradition britannique, voilà qu'une source supplémentaire de sloughis allait surgir :

Peu après l'installation des Celtes en Illyrie, un de leurs chefs, Brennus II (pour le distinguer de l'autre Brennus qui prit Rome en 386) imagina de conquérir la Grèce. A force d'éloquence et de ruse – faisant miroiter des trésors à piller, montrant des prisonniers grecs de petite taille, menu fretin en face des Celtes valeureux - Brennus II réussit donc à recruter, tant chez ses compatriotes que chez les Antariates récemment soumis, un corps de 150 000 fantassins et de 2 000 cavaliers. Il franchit les Thermopyles, bouscula une armée grecque et se mit en marche vers Delphes pour aller piller le temple d'Apollon. Après des aventures qui n'ont rien à voir avec les légionnaires, les dieux grecs s'étant mêlés de cette affaire, Brennus II dut battre en retraite et se donna la mort. Une partie de l'armée alla se mettre au service du roi de Bithynie, à cette époque en délicatesse avec le roi de Perse. Nos Celtes passèrent donc le Bosphore pour aller guerroyer quelques bonnes années en Asie Mineure.

Vers 270 avant J.-C., la cavalerie celte ayant été écrasée par les éléphants du roi de Perse, l'infanterie étant lasse de marcher à pied, les survivants de cette épopée portèrent alors leurs pénates en des lieux plus tranquilles. Ils envahirent la Phrygie et la Cappadoce, mais anoblirent ces régions en les érigeant en royaume des Galates. La Galatie est située sur le plateau anatolien, prolongement de la steppe et il est certain que l'Anatolie est un pays de légionnaires, puisqu'il en est un qui porte son nom. Au temps des Galates, ce légionnaire-là n'existait pas encore, mais pour le bonheur de tous, on y trouvait des sloughis. Et pour renforcer les effectifs scythes et illyriens, à leur tour les sloughis galates entamèrent leur marche vers l'Occident, sur les longues routes de l'empire celte.

Affaibli par son extension et les rivalités tribales, grignoté par Rome, l'empire celte allait bientôt connaître la décadence.

Au début du 1er siècle avant J.-C., les Galates étaient contraints de se soumettre à Rome et peu après, en Occident, la Gaule était conquise par Jules César. Le monde celte allait continuer à s'effriter sous la double pression, au nord des Germains, au sud des Romains qui, précisément, soucieux de barrer la route aux Germains, renforçaient leurs positions sur le Rhin et sur le Danube.

C'est donc dans ce monde celte, héritier d'une civilisation célèbre, encore brillamment paré de son auréole, qu'un fonctionnaire de l'empire romain arriva au début du IIe siècle. Il se nommait Flavius Arrianus - nous l'appelons Arrien -, était d'origine grecque, né à Nicomédie en Bithynie à la fin du siècle précédent. Pour meubler ses loisirs, Arrien s'occupait à rédiger un essai traitant de la doctrine d'Epictète, dont il avait été l'élève.

Nous ne savons si, à cette époque, les fonctionnaires s'arrachaient les postes vacants en pays barbare. Et peut-être Arrien, affecté d'office, rejoignit-il le sien sans enthousiasme. Heureusement, les premiers contacts avec les Celtes furent bons. Les Celtes l'invitèrent à participer à leurs chasses. Il fut conquis par le sloughi et tellement surpris par la manière dont les Celtes concevaient son emploi à la chasse, qu'il jugea utile de prendre des notes. Par la suite, Arrien réunira ces notes dans le *Traité de la chasse*. Ce livre sera examiné dans un autre chapitre, signalons simplement ici que la chasse avait perdu chez les Celtes tout caractère utilitaire et n'était qu'un divertissement pour gens aisés. Peut-être cette conception était-elle un héritage des Illyriens. Comme l'écrit en effet Arrien : "... ce n'est pas pour prendre le lièvre que les véritables chasseurs mènent les lévriers à la chasse, mais pour leur voir faire assaut de réputation à la course..." Arrien s'est aussi beaucoup intéressé à la morphologie, à l'élevage et au comportement des lévriers et nous en parle en fin connaisseur. De diverses remarques qu'il formule on peut conclure que les Celtes disposaient de sloughis et de tazis-salukis.

Avec le *Traité de la chasse*, le sloughi fait son entrée dans l'histoire, Celle-ci impliquant une certaine précision, on peut s'étonner que nous ne signalions pas en quel lieu Arrien découvrit les Celtes et les sloughis. En fait, plusieurs volumes de l'histoire romaine de Dion Cassius, parmi lesquels celui qui comportait la biographie d'Arrien, ont été perdus. Souhaitons qu'un historien s'attache à reconstituer le curriculum vitae de ce haut fonctionnaire et peut-être serons-nous renseignés. Arrien devint consul en 130 et, peu après, l'empereur Hadrien lui confia le gouvernement de la Cappadoce où le souvenir des Celtes était encore vivant. Ayant beaucoup de choses à écrire, notamment *l'Expédition d'Alexandre*, qui sera pour la postérité la source principale de l'histoire du grand conquérant, Arrien se retira assez tôt des affaires publiques, exerça simplement la charge de prêtre de Demeter et écrivit jusqu'à un âge très avancé

On souhaiterait trouver dans des œuvres artistiques celtes des représentations de lévriers, jalonnant la progression du sloughi vers les régions atlantiques. Peut-être un tel désir est-il irréalisable ou prématuré. L'art celte, enrichi de diverses influences méditerranéennes ou orientales, est en effet fort complexe, sans recherche de cette expression figurée qui nous serait précieuse. Nous nous limiterons donc à signaler la présence du sloughi sur quelques pièces de facture européenne, plus ou moins contemporaines de l'aventure orientale celte. C'est surtout dans les motifs de décoration des situles - seaux en bronze apparus en Europe vers le VI^e siècle avant J.-C. - que l'on rencontre des scènes de chasse où le lévrier est figuré.

L'une des plus intéressantes est la situle de Nimègue (Hollande) dont nous ignorons la datation et que certains disent d'époque romaine car, entre autres sujets, il est une chasse au lièvre avec usage de filets. A lui seul, cet argument serait insuffisant, car cette méthode n'était pas spécifiquement romaine. Trois siècles avant l'occupation de l'Europe occidentale par les légions de Jules César, Xénophon traitait déjà de cette chasse, pratiquée en Grèce depuis longtemps et il est certain que les influences hellénisantes ou orientalisantes d'exerçaient en Europe, bien avant l'influence romaine, De toutes façons, la situle de Nimègue nous offre également une chasse à courre du cerf et une chasse du sanglier à l'épieu. Dans le motif de la chasse au lièvre, ce sont

deux lévriers qui vont obliger le lièvre à sauter dans le filet. Ils sont suivis par un chien lourd, sans doute un limier ("ségutius", connu d'Arrien). D'autre part, le courre du cerf a été réalisé par deux lévriers qui ont arrêté le cerf et attendent le renfort d'un énorme "ségutius". Quant au sanglier, attaqué à l'épieu, il est accroché par un "ségutius" et un autre chien non identifiable.

On notera également des lévriers très typés pourchassant des lièvres, sur une coupe du II^e siècle ou début du III^e siècle, réalisée à Cologne, figurant dans le livre de Kurt Lindner (*La Chasse préhistorique*). Une coupe de verre gravée du IV^e siècle, provenant de l'industrie de verrerie de Cologne, représente un cavalier ayant lancé sa sagaie sur un cerf que des lévriers poursuivent. Ici, Kurt Lindner précise : "... La chasse au cerf, telle qu'elle est ici représentée, ne se distingue pas de celle qu'on connaît des Germains de l'Est, des Illyriens et des Scythes. Il y aurait lieu de découvrir la route suivie par ce modèle pour parvenir à Cologne ; la chasse à courre n'est pas spécifique aux Romains : elle était inconnue dans la métropole."

Citons également le chaudron de Gundestrup (Copenhague) dont le motif mystérieux dénote cependant des inspirations celtiques. La date de ce chaudron est controversée, elle peut être d'une époque romaine. Devant un dieu auquel on immole une victime humaine, se trouve un lévrier parfaitement typé.

En France, on trouve le lévrier dans des poteries gauloises antérieures à l'occupation romaine. Le lévrier figure aussi dans des mosaïques gallo-romaines, le remarquable sloughi de Sorde-l'Abbaye est un exemple. La prospection systématique de tous ces vestiges reste à faire.

Le terme de sloughi que nous utilisons aujourd'hui était inconnu au temps des Celtes. Peut-être les Celtes connaissaient-ils leur lévrier sous le terme de Ouertragoï, retenu par Arrien au II^e siècle, transcrit Vertragus en latin. Lorsque les Celtes, qui occupaient une partie de l'Espagne, firent connaître le sloughi à leurs voisins ibères, ceux-ci lui donnèrent le nom de Galgo, c'est-à-dire lévrier gaulois.

Le terme latin de vertragus, d'où vient en vieux français "vertrage" et d'autres dérivés, veltre, viautre, subsiste encore en vénerie : "vautrait". La loi des Bavares (Capitulaires de Dagobert, VII^e siècle) disposait "que celui qui a tué un de ces chiens veltres, qui ne suit pas la piste du lièvre, mais qui le prend par la rapidité de sa course, compose avec un semblable de trois sous (sous d'or)". Pierre Megnin remarque que cette composition était la même que pour le meurtre d'une jument ; la composition pour le meurtre d'un limier ou d'un grand lévrier employé à chasser les bêtes noires était de douze sous, la même que pour un étalon. Les grands lévriers chassant les bêtes noires (ours, auroch, sanglier) devaient être des wolfhounds. Quelques siècles après le bon roi Dagobert, le fils du roi de Danemark, Canut, venant d'obtenir la soumission des anglo-saxons, eut également à légiférer en matière de lévriers. Les lois de la forêt, promulguées au début du XI^e siècle, interdisaient à quiconque de rang inférieur à gentilhomme de posséder un lévrier. Ce qu'exprime un vieux proverbe gallois : "Vous reconnaissez le gentilhomme à son cheval, son faucon et son lévrier."

Le sloughi en Extrême-Orient

Au temps où, sur le morne plateau d'Anatolie, les Celtes vivaient leur aventure asiatique, à l'autre extrémité de la steppe, en Chine, le sloughi chassait le cerf. Et sans doute le chassait-il depuis bien longtemps.

Nous le reconnaissons, incrusté dans le bronze, associé à des cerfs à l'époque des Royaumes Combattants. Les fragments du musée Cernuschi sont du III^e siècle avant J.-C. La figuration est fruste. En compensation, au cours de ce même siècle, une brique de l'époque Ts'in offre une chasse très réaliste : appuyé par un cavalier armé d'un arc à double courbure, un sloughi au galop volant chasse le cerf. Cette brique figurait parmi les trésors d'art chinois exposés au Petit Palais à Paris en 1973.

Dans cette même exposition, un mince cylindre brunâtre, catalogué "ornement de char" n'attirait nullement l'attention. Cependant en l'observant de plus près, on pouvait constater qu'il s'agissait d'une pièce de bronze tout incrustée d'or et d'argent, constituant une décoration tellement dense qu'on ne la distinguait pas de prime abord. Perdus dans les lignes et entrelacs, magnifiquement exprimés, un sloughi poursuivait un cerf et un saluki finement frangé chassait le lièvre. Cette pièce date des Han antérieurs.

L'époque des Han offre d'ailleurs diverses autres figurations du sloughi, sur pierre gravée, sur brique, toutes d'un admirable réalisme ; sloughis chassant le cerf, le sanglier, parfois travaillant sous les ailes d'un faucon.

Les invasions arabes du XI^e siècle

Au temps des mille et une nuits, un Kalife de Bagdad en courroux chassa deux tribus bédouines insupportables et leur enjoignit d'aller chercher asile au pays d'Egypte. Le fait en soi est banal et il aura fallu un concours exceptionnel de circonstances pour que les tribus Beni Hilal et Beni Soleim passent à la postérité,

L'histoire a retenu que ces Bédouins étaient 200 000. A partir de ce chiffre, des spécialistes pourraient évaluer le nombre de leurs chevaux, faucons, chameaux, moutons, chèvres, ânes et chiens. Quant aux sloughis, admettons huit mille tentes et un sloughi par tente.

Nos Bédouins plièrent donc bagage, les hommes montèrent à cheval, les femmes drapèrent leurs enfants sur leur dos et, par petites étapes, la caravane vint enfin s'abreuver dans le Nil.

Puis, remontant le fleuve, de pâturage en pâturage, de rapines en déprédations, ces nomades atteignirent la haute Egypte.

Sur ces entrefaites, l'Egypte échappe au Kalife de Bagdad. Un groupe de Berbères du Maghreb répudia en effet la doctrine et l'autorité de Bagdad, se donna son propre Kalife, entreprit de dominer tout le Maghreb et réussit même à conquérir l'Egypte. Le nouveau Kalife du Maghreb délégua alors ses pouvoirs à un Emir et alla s'installer en

Egypte. Là, il ne tarda pas à recevoir des doléances concernant les Bédouins hérités de Bagdad, toujours aussi exécrables. Convaincu de la nécessité de délivrer l'Egypte de cette nouvelle plaie, le Kalife guettait une occasion. Celle-ci vint d'où il s'y attendait le moins. En effet, l'Emir qui le représentait au Maghreb, circonvenu par des émissaires de Bagdad, venait de faire célébrer la prière du vendredi non plus au nom de son suzerain, mais au nom du Kalife de Bagdad.

Plutôt que de lever des troupes pour aller rétablir l'ordre au Maghreb, le Kalife d'Egypte, en cette deuxième moitié du XI^e siècle, eut l'habileté de s'assurer du concours des Bédouins. Comptant que leur vieille rancœur contre le Kalife de Bagdad se reporterait aisément sur ses partisans du Maghreb, Il sut leur faire miroiter l'Eldorado maghrébin et leur donna toute latitude pour ramener les populations du Maghreb dans la voie de la vérité.

Et la grande caravane de nouveau s'ébranla. Juché aux heures chaudes sur le dos des chamelles, le sloughi asiatique traversa le désert de Libye pour rejoindre lui aussi sa terre promise et y supplanter cet archaïque lévrier d'Afrique, qui persistait à dresser les oreilles, comme ses ancêtres de Thèbes et de Louqsor.

Les historiens ont été prudents en évaluant à 200 000 le nombre des Beni Hilal et des Béni Soleim, chiffre qui correspond sans doute au nombre des Bédouins initialement chassés d'Arabie. Cependant, le nombre des arrivées au Maghreb est très supérieur à ce chiffre. En fait, la nouvelle du départ des Beni Hilal et des Beni Soleim pour le Maghreb se répandit dans tout le monde arabe et bien d'autres tribus d'Egypte, de Syrie, du Hedjaz et même d'Irak voulurent elles aussi avoir part au gâteau. De ce fait, l'invasion dite hilalienne paraît devoir être évaluée à un million de nomades. L'arrivée des envahisseurs s'est d'ailleurs étalée sur plusieurs décennies, peut-être sur un siècle.

De toute façon, les Beni Hilal et les Beni Soleim ne déçurent pas les prévisions du Kalife d'Egypte. En 1057, après avoir dévasté tout ce qui subsistait de la vieille colonisation romaine en Ifriqiya (Ifrikiya), ils saccagèrent Kairouan, puis se répandirent dans tout le Maghreb, livrant plantations et arbres aux dents des chèvres, transformant en déserts ce qui était des forêts, brûlant, pillant et autres bagatelles.

Ibn Kaldoun a écrit : "Tout pays conquis par les Arabes est ruiné." Indépendamment des déprédations commises, ces nomades offraient en outre aux souverains locaux des contingents toujours prêts à se battre. Se mettant au service de tel ou tel prince, les Hilaliens s'assuraient des avantages qui ne pouvaient être acquis qu'au détriment des populations anciennes.

Mais il leur sera beaucoup pardonné... car ces nomades furent aussi les plus célèbres importateurs de lévriers connus de l'histoire et, grâce à eux, l'Afrique du Nord allait devenir le paradis du sloughi.

Le sloughi à l'époque contemporaine

En Europe

Tandis que les sloughis, amenés par les Bédouins, se répandaient dans tout le Maghreb, le Sahara, et partaient même en Espagne, pour des retrouvailles avec leurs frères galgos, d'autres sloughis venant du Levant à l'époque des croisades, allaient découvrir les châteaux forts de l'Occident

Il serait intéressant de faire l'inventaire des représentations du vertrage-veltre (le sloughi asiatique) avant le XIIIe siècle, pour déterminer l'influence que les sloughis ramenés de Terre Sainte purent exercer sur le modèle occidental. A partir de celle époque, on hésite souvent en effet sur l'origine du sloughi qui a inspiré l'artiste. Une telle documentation nous garantissant que les artistes ne pouvaient disposer d'autres modèles que de celui du sloughi celtique doit être d'ailleurs assez restreinte.

L'une des dernières œuvres, juste antérieure aux croisades, présumant l'authenticité du sloughi celtique, est la tapisserie de la reine Mathilde (XIe siècle) où l'on voit des lévriers chassant le chevreuil aux pieds du duc de Normandie, tandis qu'un valet en tient deux autres couplés comme dans une compétition. Des lévriers figurent aussi dans d'autres scènes, associés à la présence du faucon.

Il est encore une œuvre artistique comportant peut-être un sloughi celtique. Il s'agit d'un chapiteau de l'abbaye de Vézelay, où un cavalier tient en longue laisse un très beau lévrier. Sachant que certains chapiteaux de cette abbaye ont été sculptés au début du XIIe siècle, à une époque où les Croisés n'avaient pas encore ramené de sloughis de Terre Sainte, peut-être un contrôle de la date de ce chapiteau permettrait-il d'authentifier un sloughi celtique.

Par la suite et durant plusieurs siècles, les sloughis, venus des croisades ou du monde islamique, avec lequel s'établirent alors des relations, se confondront avec le sloughi celtique et, seuls, de minces détails permettront d'identifier les nouveaux arrivants.

Après plus de mille ans de présence en Occident, le sloughi celtique a quelque peu évolué, mais il est encore loin du greyhound. L'affinement de ses lignes l'y prépare. Cependant, il conserve souvent le fouet bouclé et l'oreille tombante, comme dans le vitrail de la chasse de Saint-Eustache de la cathédrale de Chartres (début du XIIe siècle) - pour autant que notre jugement concernant les lévriers de ce vitrail soit exact. Cependant, d'autres exemples pourraient être trouvés.

Le sloughi de l'Islam, non encore amalgamé avec l'occidental, présente ses oreilles tombantes, mais surtout une charpente accusée, ainsi qu'il apparaît dans certaines gravures de Dürer (1471-1528). On le reconnaît aussi parfois à sa robe frangée de saluki, ou à ses oreilles coupées à la mode nomade, comme dans la toile de la chasse donnée en Saxe en l'honneur de Charles Quint, due au pinceau de Cranach le Vieux (1472-1553). Cette toile est à Madrid au musée du Prado.

A cette époque, l'Angleterre était déjà réputée pour la qualité de ses lévriers. Les équipages français s'en procuraient Outre-manche et la vénerie d'Henri III avait fait venir d'Angleterre la totalité de ses lévriers.

Vers la fin du XVI^e siècle, la fusion de l'ancien et du nouveau sloughi est consommée.

Tandis que dans les pays ibériques, le galgo (le lévrier gaulois) devait rester très près du modèle ancestral, le sloughi dut commencer son évolution vers le type greyhound dès le XIII^e ou XIV^e siècle. Lorsque Jean le Bon, battu à Poitiers, fut emmené en captivité en Angleterre, son chapelain Gage de la Bigne l'accompagna et consacra alors quelques vers à la devise du "bel lévrier". Cette devise devait d'ailleurs inspirer Juliana Berners, abbesse de Saint-Albans, dans la description qu'elle donna en 1485 du lévrier : tête de serpent, cou de cygne, dos en poutre, flancs de brème, pied de chat et queue de rat. L'intérêt que l'on portait au "bel lévrier" du chapelain ne serait-il pas un indice de la pratique, déjà à cette époque, du coursing ? La sélection et l'évolution du sloughi se sont en tout cas étalées sur une longue période. A partir du XVI^e siècle, qui vit une large extension du coursing, cette transformation du sloughi en greyhound fut accélérée et donna le modèle que nous connaissons de nos jours.

L'Occident se familiarisa avec la silhouette du greyhound et oublia complètement le sloughi de ses ancêtres. Quand, dans le sillage des premiers étalons arabes importés de Syrie au XVIII^e siècle, le saluki viendra faire une timide apparition en Angleterre, on le considérera comme un lévrier nouveau. On l'appellera "lévrier persan", nom qu'il conservera jusqu'au XX^e siècle. Et lorsqu'au siècle dernier l'Afrique s'ouvrira aux Européens, les Français, à leur tour, découvriront le sloughi ou "lévrier arabe".

A la fin du XIX^e siècle, Cornevin estimait que le lévrier arabe occupait l'Afrique du Nord, mais qu'il s'en trouvait également sur la rive européenne de la Méditerranée. Pierre Mégnin voyait déjà un peu plus large : "... le lévrier à poil ras et fin, compagnon des châtelaines et que les anciennes sculptures ou peintures représentent si souvent, tenu en laisse par des pages ou aux pieds du seigneur et de sa dame couchés sur leur tombeau, n'est connu avec certitude que par ces monuments de l'art et il est de toute probabilité qu'il a été ramené par les Croisés. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est qu'en Grèce et en Syrie cette race existe encore dans toute sa pureté."

Le sloughi revenait donc une fois de plus en Occident dans sa forme ancestrale, jalousement conservée par les peuples de l'Islam chez qui toute mésalliance était punie de mort. Sa généalogie, inscrite sur parchemin à côté de celle du cheval, était le trésor du nomade qui lui faisait place sous sa tente et savait partager entre lui et ses enfants le lait de ses troupeaux.

Il arrivait surtout de ces interminables plaines d'Afrique qui, au-delà de l'Atlas, s'allongent de l'Atlantique à la Méditerranée, où le vent d'été dessèche les maigres pâturages. C'était là son pays d'élection.

Ce sont ces régions présahariennes qui servirent de cadre à l'ouvrage du général Daumas: *Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert*. A l'époque où cet ouvrage fut écrit, la pénétration française ne dépassait pas l'Atlas et ces régions étaient alors appelées Sahara.

Le cheval barbe constituait le sujet principal de cet ouvrage. Après lui, un seul animal

était digne de la plume du général : le sloughi. Et le général écrit : "... S'il était besoin de démontrer combien les habitudes des gens du Sahara sont aristocratiques, combien leurs goûts sont des goûts de grands seigneurs, j'en donnerais encore une preuve bien simple, que certains trouveront peut-être puérile : c'est l'affection que l'on porte au lévrier..."

"Dans le Sahara, comme dans le pays arabe, le chien n'est pour l'homme qu'un valet disgracié, importun, rebuté, quelle que soit d'ailleurs l'utilité de son emploi, qu'il garde le douar ou qu'il veille sur les troupeaux. Le lévrier seul a l'estime, la considération, la tendresse attentive de son maître : c'est que le riche ainsi que le pauvre le regardent comme un compagnon de leurs plaisirs chevaleresques, auxquels ils se plaisent tant ; pour ce dernier, c'est aussi le pourvoyeur qui le fait vivre..."

Ayant parlé de l'attention portée aux choix des géniteurs, des soins prodigués à la sloughia et aux petits, "... les femmes leur donnent même quelquefois de leur lait...", de l'élevage, de l'éducation, de la chasse, de l'Intelligence et de l'amour-propre du sloughi, l'auteur rappelle le rang qu'il occupe dans la famille nomade. Alors que le chien est toujours tenu à l'extérieur de la tente, "... le lévrier, lui, couche dans le compartiment réservé aux hommes sur des tapis à côté de son maître ou sur son lit même. Il est vêtu, garanti du froid par des couvertures, comme le cheval. On lui sait bon gré d'être frileux, c'est une preuve de plus qu'il est de race. Les femmes prennent plaisir à le parer d'ornements, à lui attacher des colliers de coquillages..."

Le général Daumas aurait désiré connaître les origines du sloughi. Il s'adressa à la plus haute personnalité de l'époque, l'émir Abd-el-Kader, et voici un extrait du texte rédigé par l'émir : "... Les lévriers s'appellent "slougui" (sic). Ils tirent leur nom de Slouguïa, lieu où ils sont nés, assure-t-on, de l'accouplement des louves avec les chiens."

Les traditions veulent donc que le sloughi compte divers canidés dans son ascendance. Aristote pensait au renard, l'émir Abd-el-Kader cite le loup. A part ce détail, le fait d'admettre une étymologie géographique pour le terme de sloughi est intéressant. Dans l'Antiquité, il existait au Yémen une ville de Saluk ou Saloug qui, selon les historiens, était célèbre pour ses cottes de maille et ses lévriers. Certains ont suggéré des analogies entre le nom de cette ville et le peuple Chillouk (cf. ch. VI).

Il est aussi au Proche-Orient des noms qui rappellent le souvenir de Séleucos, général d'Alexandre le Grand, fondateur de la dynastie perse des Séleucides. Non loin de Bagdad, se trouve Séleucie. Compte tenu de l'évolution des peuples arabes, des tribus auraient pu adopter des lévriers de la région de Séleucie, le terme de sloughi ne paraissant pas très ancien. Mais la linguistique a ses mystères et la racine SLG comporte bien des dérivés, l'un d'eux désignant même "le loup d'Orient".

Un point est certain : la transcription française "sloughi" est une hérésie ; il serait correct d'écrire "slougui".

Nous terminerons ces références à l'ouvrage du général Daumas par un dernier extrait concernant notamment le "standard" du sloughi selon les nomades d'Afrique

du Nord du milieu du XIX^e siècle :

"... Le sloughi, qui nourrit une famille, ne se vend jamais, il s'accorde quelquefois aux supplications des femmes, des parents ou des marabouts vénérés.

Le lévrier qui prend facilement le sine et l'ademi (ce sont les gazelles des régions mi-steppiques mi-désertiques, probablement *Gazella Dorca Neglecta*) vaut une belle chamelle ; celui qui atteint le rim (gazelle des dunes, un peu plus grande, *Gazella Dorcas Leptoceros*) est estimé comme un cheval de prix...

Le sloughi du Sahara est de beaucoup supérieur à celui du Tell ; il est de couleur fauve, haut de taille, il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, les muscles de la croupe très prononcés, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien attachés, le jarret près de terre, la face plantaire peu développée, sèche, les rayons supérieurs très longs, le palais et la langue noirs, le poil très doux. Entre les deux iléons, il doit y avoir la place pour quatre doigts, il faut que le bout de la queue passée sous la cuisse atteigne l'os de la hanche.

Pour consolider les muscles, on met ordinairement cinq raies de feu à chaque avant-bras. Les lévriers les plus renommés dans le Sahara sont ceux des Hamiane, des Ouled Sidi Cheikh, des Harar, des Arbaa, des Ouled Nail..."

Dans sa description du sloughi du Sahara, le général Daumas précise que ce lévrier est haut de taille, mais ne donne pas de mensuration. En 1897, Cornevin indique comme taille moyenne : 0,75 m. Nous avons effectivement vu autrefois quelques grands sloughis, dépassant peut-être la taille indiquée par Cornevin. Cependant, il semble que cette variété soit aujourd'hui éteinte. Depuis les années 1950, nous n'en avons jamais revu.

L'habitude d'appliquer le fer rouge aux antérieurs du sloughi est de pratique courante chez la plupart des nomades et s'étend - ou s'étendait - au cheval, à moins que ce ne soit l'inverse. Le général Daumas ne précise pas que les oreilles sont souvent coupées. Au Proche-Orient, on chercherait à peu près vainement un sloughi avec ses oreilles naturelles. Le but de cette mutilation est, dit-on, d'éviter qu'en cas de combat avec un loup ou un chacal, le sloughi soit accroché aux oreilles et donc maîtrisé par son adversaire. Ceci est admissible, ce qui l'est moins c'est que l'on fasse ingurgiter à l'opéré (tout au moins en Orient) les lambeaux de ses propres oreilles de manière à le rendre plus courageux...

A l'énumération des tribus nomades possédant des sloughis renommés, il paraît possible d'ajouter la tribu nomade des Chaamba (tribu essentiellement chamelière) dont la zone habituelle de parcours se situe au sud des territoires des tribus citées par le général Daumas. Cette tribu était encore assez peu connue à l'époque où l'auteur écrivit son ouvrage ; elle fut la première à fournir des contingents de méharistes lors de la création des compagnies sahariennes au début du siècle. Selon la légende, la tribu des Chaamba, d'origine arabe, tire son nom de la sloughia Amba qui chassait avec l'ancêtre de la tribu. Celui-ci avait l'habitude de l'encourager en lui criant "Ich!

Amba!" (Au XIXe siècle, selon Sihlwald et de Schaeck, les Arabes de Zanzibar étaient des Chaamba.)

Dans ces régions du Sahara septentrional, où évoluaient les tribus cavalières, durant tout l'hiver le sloughi chassait l'autruche et la gazelle. Il transhumait ensuite avec les nomades vers les plateaux du Nord, où l'été est plus clément et dans l'alfa, les guérets et les chaumes, lièvres et chacals lui procuraient encore une saine activité.

Cette vie édénique n'était malheureusement pas celle de tous les sloughis. Certains évoluaient plus au sud dans des régions purement sahariennes, où la flore est clairsemée et impose de fréquents déplacements de troupeaux, où le gibier est plus rare, où pour l'homme le problème est moins de vivre que de survivre. Quelle que soit l'affection du nomade famélique pour son sloughi, peut-il lui donner plus que ce qu'il a? Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans ces régions austères, le format du sloughi se soit réduit et allégé jusqu'à paraître frêle, tout en conservant cependant les qualités de la race.

Parmi les pays européens qui introduisirent le plus de sloughis, figurent la Hollande et la France. La plupart de ces sloughis provenaient d'Afrique du Nord. Le standard du sloughi fut élaboré en France au début du siècle, puis remanié en 1935. Il est actuellement détenu par la cynophilie marocaine.

Peu après la Grande Guerre, quand l'Angleterre et la France reçurent mandat d'organiser les pays du Levant détachés de l'Empire turc, la Mésopotamie, l'Irak, le désert de Syrie offrirent une nouvelle source de sloughis à l'Occident et, durant une quinzaine d'années, bien des bateaux venant de Beyrouth ramenèrent des sloughis sur les quais de Marseille.

Cette source de sloughis du Levant venait à point pour relayer l'apport africain qui déjà s'amenuisait devant le modernisme.

Depuis longtemps en effet, dans les pays d'Afrique du Nord, l'interdiction de l'emploi des lévriers à la chasse avait freiné l'élevage du sloughi. Mais surtout la vulgarisation croissante des fusils et l'introduction des chiens européens rendait la chasse autrement efficace. Et peu à peu le nombre des sloughis s'amenuisait.

Après la guerre de 1939-1945, le mandat français au Levant ayant pris fin, aux yeux de beaucoup, l'Afrique du Nord semblait constituer encore une réserve suffisante de sloughis. Mais les répercussions de la guerre avaient déjà modifié la physionomie de ces pays. La multiplication des moyens de transport réduisait les dimensions du bled, transformait son climat plus ou moins ancestral, accélérât la ruée vers les villes et favorisait les mille contacts avec ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation. Les jeunes perdaient le contact avec l'ambiance familiale, de nouvelles activités naissaient, surtout de nouvelles aspirations s'éveillaient, ne retenant pour valable que ce qui était à l'heure de la radio, et bientôt de la télévision.

En définitive, ce sont beaucoup moins les circonstances évolutives (fusils de chasse,

quadrillage des grands espaces par routes et chemins, prolifération des voitures) qui devaient porter un coup fatal au sloughi, que le renversement radical d'un mode de penser des populations, passant, pratiquement sans transition, de l'ère des patriarches à l'ère atomique. Fascinés par des slogans de progrès et d'idéaux nouveaux, les générations nouvelles allaient rejeter en bloc, comme périmé, ce code millénaire qui réglait la vie d'hier avec ses conceptions tribales, ses coutumes, ses pratiques traditionnelles. L'emploi des sloughis à la chasse était de celles-là. Et ainsi, le sloughi finissait de s'effacer de la scène de l'Afrique du Nord. Lorsqu'en 1952 fut créée à Alger la "Société d'encouragement aux courses de sloughis et autres lévriers", ce fut à des greyhounds et des galgos que le cynodrome dut initialement faire appel, car, malgré les recherches effectuées à travers toute l'Algérie et poussées même au Maroc, le nombre des sloughis de qualité ramenés à Alger restait insignifiant. Quelques sloughis (mâles) constituèrent une équipe symbolique et les sloughias furent réservées à la reproduction.

De nouvelles générations plus homogènes vinrent accroître l'effectif. Malheureusement, entretemps, la société de Course dû transférer son cynodrome sur un terrain où il n'était possible de réaliser que des parcours limités à 450 m, ce qui pour des sloughis était notablement insuffisant.

Néanmoins, l'activité offerte par le cynodrome permit la constitution du noyau de sloughis voulu par les amateurs de cette race, pour lesquels le cynodrome était un moyen et non une fin. Le but recherché (que nous évoquions d'ailleurs dans une étude sur le sloughi de course publiée en 1956) était de disposer de suffisamment de sloughis de qualité pour organiser dans l'intérieur du pays, des courses de style celtique sur proie vivante, du genre "carreras en campo" ibérique ou "coursing" britannique.

Avant toute demande de dérogations aux dispositions de la loi de 1844 sur la chasse, Pierre Durel préconisait une étape intermédiaire, facile à réaliser dans le cadre de la législation et qui devait constituer une période de rodage. Durant cette période, les sloughis ne devaient être découplés que sur les chacals. Les premières courses étaient prévues en Oranie, où les conditions de réalisation pratiques (terrains, chevaux) étaient virtuellement arrêtées.

Les événements en décidèrent autrement.

Depuis ces dernières années, on assiste à une réduction généralisée du sloughi, tant numérique que qualitative. Cette réduction s'est particulièrement accélérée en Afrique du Nord, où l'effectif sloughi doit être de l'ordre de cinq pour cent de ce qu'il était au début du siècle. En Europe, où les sloughis n'ont jamais été nombreux, l'effectif des sujets valables se chiffre au plus en dizaines. Les sources d'outre-mer, qui naguère fournissaient quelques sloughis venant retremper les noyaux européens, sont à peu près taries. Si des moyens exceptionnels ne sont pas mis en œuvre, il est peu probable qu'il existe encore un sloughi en Europe à la fin de ce siècle.

Puisse ce bref aperçu d'une longue histoire susciter chez ceux qui en ont la possibilité

le désir de contribuer à assurer au sloughi le droit de survivre dans un monde si différent de celui où il apparut, pour offrir à l'humanité le concours de ses talents et la chaleur de son amitié. Vivant témoin des premiers âges, le sloughi a traversé les temps, évoquant dans sa silhouette millénaire le passé des peuples dont il partagea le destin.

Familier de la tente du nomade, hôte du palais des princes, resté toujours semblable, il nous apporte aujourd'hui le message de ceux qui nous précédèrent et qui, dans leur longue marche vers l'avenir, ne cessèrent de lui prodiguer leur affection. A l'heure atomique, ce message peut-il être encore entendu ?

Tesems et hyènes apprivoisées

V* dynastie, tombeau de Phtah Hatpou (*Collection Piaffa DUfa*)

